

# LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

## TROISIÈME PARTIE

### LE FILS

—Non, quand on a, comme vous, un cœur d'or !... Mais laissez-moi vous regarder encore !... Je ne m'en lasse pas !...

Gabriel Servet se tourna vers Yvan Smoïloff et poursuivit :

—Vous voyez mademoiselle, cher comte ?

—Oui, et avec grand plaisir, je vous assure... répliqua le Russe en souriant.

—Eh bien, si vous l'aviez vue il y a trois mois, je vous affirme qu'il vous serait impossible de la reconnaître... figurez-vous qu'elle était malade, très malade... Elle paraissait n'avoir plus que le souffle... Vous ne lui auriez pas donné huit jours à vivre...

—En vérité !

—Sans exagération, oui... Vous jugerez le changement, d'ailleurs, par vos propres yeux.

—Et comment ?

—En regardant mon tableau à l'Exposition... Le sujet en est simple : une pauvre enfant près de laquelle, dans une humble mansarde, veille une sœur de charité... C'est Simone qui a posé pour la jeune malade étendue sur son lit de souffrance...

#### XXI

—Votre tableau est envoyé au Salon, monsieur Servet ? demanda Simone.

—Depuis plusieurs jours, ma chère enfant, répondit le peintre. Je suis allé voir hier s'il était bien placé, car j'ai beau être exempt de l'examen du jury d'admission, il pouvait être accroché à des hauteurs funestes.

—Et vous êtes content ?

—Echanté !... Il est à la cimaise, dans les meilleures conditions de lumière... Entre nous, j'espère un succès... Je n'ai jamais rien fait de mieux réussi que ce tableau.

—J'irai le voir... s'écria Simone.

—Vous ne vous reconnaitrez plus, et à cette heure, j'en suis bien sûr, si je disais à certaines gens que vous m'avez servi de modèle, ils refuseraient de me croire... Inutile de vous demander si vous êtes toujours au pensionnat de Mme Dubief.

—Oh ! toujours, monsieur Servet...

—Et heureuse ?...

—Si heureuse que je n'aurais jamais espéré un bonheur pareil...

—Ce bonheur, vous le méritez, mon enfant... Pour ma part je suis charmé que la chance vous soit enfin favorable... M. Bressolles et sa fille sont certainement du même avis...

—Vous ne vous trompez pas, monsieur Servet, tous les deux sont heureux du résultat de la protection qu'ils ont bien voulu m'accorder.

—Vous les avez vus ?

—Oui.

—Quand ?

—Ce matin...

—Ce matin !... répéta le comte Yvan. Alors vous pouvez nous dire comment va Mlle Bressolles...

—Hélas ! monsieur, murmura Simone avec hésitation, cela me serait bien difficile...

—Pourquoi donc ? répliqua Gabriel Servet. Parlez-nous à cœur ouvert, selon les impressions qui sont résultées pour vous de la vue de la malade... M. le

comte Smoïloff est un ami d'Albert de Gibray... Ce serait pour lui une grande joie de porter de bonnes nouvelles à Albert...

En entendant prononcer ce nom, Simone avait tressailli.

Le comte était un ami d'Albert.

Elle allait pouvoir lui donner la lettre que Marie lui avait confiée avec mission de la faire parvenir au jeune homme.

—M. de Gibray va mieux, n'est-ce pas, monsieur ? demanda-t-elle vivement au Russe.

—Je voudrais vous répondre affirmativement, mademoiselle, mais c'est impossible... Albert est très malade... il souffre moralement et physiquement...

—Eh bien, monsieur, fit Simone avec émotion, la position de Mlle Marie est absolument semblable à celle de M. Albert... L'âme et le cœur chez elle souffrent autant que le corps.

—Vous a-t-elle fait quelques confidences ?

—Oui, monsieur...

—Elle vous a parlé d'Albert ?

—Oui, monsieur... Si M. Albert mourait, j'ai la conviction que Mlle Marie ne lui survivrait pas...

—Albert non plus ne survivrait point à celle qu'il aime... murmura le comte. Pauvres enfants !

—Vous voyez Albert tous les jours, monsieur ? demanda Simone au jeune Russe.

—Tous les jours, oui, mademoiselle...

—Alors, monsieur, voudriez-vous vous charger de lui remettre une lettre ?...

—Une lettre de qui ?

—De Mlle Bressolles...

Gabriel Servet et le comte Yvan firent un geste de surprise.

Simone reprit :

—Depuis plus de huit jours, Mlle Marie n'a point reçu de nouvelles de M. Albert... Elle en souffre cruellement, et à cette souffrance s'ajoute celle que lui cause le chagrin profond de M. Bressolles... Tout cela aggrave son état et elle a pris la résolution d'écrire.

La lingère présenta au comte Yvan l'enveloppe non fermée et poursuivit :

—Mlle Marie m'avait chargée d'apporter la lettre que voici à M. Servet en le priant de vouloir bien la remettre à M. de Gibray... Vous êtes l'ami de M. Albert, vous le voyez souvent, vous ne refuserez point de satisfaire la volonté d'une pauvre enfant malade, surtout quand vous saurez ce que contient cette lettre... Veuillez la lire.

—La lire ! ! s'écria le comte... Y songez-vous ?

—C'est pour cela, monsieur, que Mlle Bressolles n'a point fermé l'enveloppe...

—Lisez, cher comte... dit à son tour Gabriel Servet, vous jugerez ensuite si, sans inconvénient, vous pouvez remettre ce mot à notre ami...

Yvan Smoïloff tira le papier de l'enveloppe et lut tout haut.

Une émotion profonde faisait trembler sa voix.

Le peintre n'était pas moins ému que lui.

Simone pleurait.

Quand le comte eut achevé, il dit :

—Je ne puis donner cette lettre à Albert...

—Pourquoi ? balbutia Simone... La blâmez-vous donc ?

—Non, certes, mais sa lecture bouleverserait le ma-

lade et lui porterait un coup peut-être mortel... Je refuse d'assumer une responsabilité pareille...

—Mais, monsieur, Mlle Marie va attendre une réponse et le silence de celui qu'elle aime la tuera.

—Que puis-je dans cette alternative, mademoiselle ? D'un côté, le danger probable pour Mlle Bressolles ! de l'autre le danger certain pour Albert !... Ma conscience m'ordonne de m'abstenir... Reprenez cette lettre, je ne veux point courir le risque de tuer mon ami...

—Gardez-la, monsieur, je vous en supplie !... Peut-être un jour viendra-t-il où vous croirez pouvoir la lui donner sans danger...

—Je désire ne pas rester dépositaire de ces lignes.

—Mon cher comte, dit Gabriel Servet, je me joins à Mlle Simone pour vous prier de garder cette lettre...

—A quoi bon ?...

—Si ce n'est pour la donner à Albert, ce sera du moins pour la confier à son père, qui ne laissera pas mourir ces deux enfants et que l'attendrissement disposera peut-être à écouter vos conseils...

Vous avez raison... répliqua le Russe en mettant la lettre dans son portefeuille. Je la garde et je m'en servirai en temps opportun...

Le comte Yvan se retira.

—Voulez-vous me faire grand plaisir, Simone ?... dit le peintre.

—Je le crois bien, M. Servet... répliqua la jeune fille.

—Eh bien, déjeunez avec moi...

—De tout mon cœur, M. Servet... Nous parlerons de Mlle Marie.

—De Marie et d'Albert... Pauvres enfants !... Pourquoi faut-il que le hasard les ait mis en présence ici même ?... Seront-ils jamais heureux ?

\* \*

Galoubet et Sylvain Cornu, en sortant de la Marne, avaient pris leurs jambes à leur cou, comme on dit vulgairement.

Leur course impétueuse les conduisit à Maisons-Alfort, où ils arrivèrent essouffés, et où ils firent invasion dans une boutique de marchand de vin.

En franchissant le seuil, Galoubet cria d'une voix effroyablement enrouée :

—Un saladier de vin chaud, avec beaucoup de sucre, beaucoup de citron, beaucoup de cannelle !... Et illico, les enfants ! ! On vient de prendre un bain soigné dans la Marne qui n'est pas bouillante, et on a besoin de se jeter du combustible dans le calorifère !...

La maîtresse de la maison se mit à l'œuvre aussitôt, plaçant une casserole sur le feu et versant deux litres de vin dans cette casserole, tandis que son mari répondait aux questions de Sylvain Cornu.

Ce dernier demandait si on pourrait leur donner de quoi changer, offrant de laisser une somme en garantie des vêtements qu'on leur prêterait et, en outre, de payer la location.

Le marchand de vin était un brave homme.

Il accepta le dépôt en garantie, ne connaissant pas ses clients, mais il refusa de toucher un prix de location, et il s'empressa d'aller chercher chemises, pantalons et vareuses.

Les naufragés entrèrent dans une petite pièce où, en moins de trois minutes, ils eurent changé de la tête aux pieds.

On apporta le saladier de vin chaud fumant, d'où s'exhalait une délicieuse odeur de cannelle et de zeste de citron.

—Vous allez trinquer avec nous... dit Sylvain Cornu au patron qui répliqua :

—Ça n'est pas de refus.

Les gobelets s'entre-choquèrent à plusieurs reprises. Sylvain Cornu, complètement réconforté par l'absorption du liquide quasi bouillant, s'écria :

—J'ai l'estomac dans les talons. Je donnerais bien un joli coup de dent...

—Nous mangerons à Paris... répliqua Gaboulet.

—Pourquoi pas ici ?

—Parce que nous n'avons pas de temps à perdre... En route !...